

Différents

DU MÊME AUTEUR

- La dernière étreinte*, Les Liens qui libèrent, 2018 (Poche+, 2020).
Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux?,
Les Liens qui libèrent, 2016.
Le bonobo, Dieu et nous : À la recherche de l'humanisme chez les primates,
Les Liens qui libèrent, 2013.
L'âge de l'empathie : Leçons de nature pour une société plus apaisée, Les
Liens qui libèrent, 2010.
Primates et philosophes, le Pommier, 2008.
Le singe en nous, Fayard, 2006.
De la réconciliation chez les primates, Flammarion, 2002.
Quand les singes prennent le thé : De la culture animale, Fayard, 2001.
Bonobos : Le bonheur d'être singe, Fayard, 1999.
Le Bon Singe : Les bases naturelles de la morale, Fayard, 1997.

Frans de Waal est un éthologue et primatologue américano-néerlandais. Après son doctorat en biologie, obtenu à l'université d'Utrecht en 1977, il a étudié pendant six ans la colonie de chimpanzés du Burgers Zoo d'Arnhem, puis est parti pour les États-Unis. Son premier livre destiné au grand public, *La Politique du chimpanzé*, compare les intrigues et manœuvres de séduction des chimpanzés en lutte pour le pouvoir à celles de nos politiciens. Depuis, de Waal n'a cessé d'établir des parallèles entre les comportements des primates et ceux des humains. Ses livres, traduits en plus de vingt langues, ont fait de lui l'un des biologistes les plus connus dans le monde.

En découvrant la réconciliation chez les primates, de Waal a inauguré les recherches sur le règlement des conflits entre animaux. Il a reçu le prix du livre 1989 du *Los Angeles Times* pour *De la réconciliation chez les primates*. Ses articles scientifiques ont paru dans des revues comme *Science*, *Nature*, *Scientific American*, et des publications spécialisées dans l'étude du comportement des animaux et de la cognition animale. Ses centres d'intérêt les plus récents sont la coopération, l'émotion et l'empathie animales, ainsi que les origines évolutives de la morale humaine.

De Waal est professeur de la chaire C. H. Candler au département de psychologie de l'université Emory, directeur du Centre des Chaînes vivants [Living Links Center] au Centre national Yerkes de recherche sur les primates d'Atlanta et professeur éminent à l'université d'Utrecht. Il est membre, de longue date, du conseil d'administration de Chimpanzee Haven, le refuge national des chimpanzés, qui remet en liberté d'anciens chimpanzés de laboratoire sur de grandes îles boisées en Louisiane. Il a été élu à la National Academy of Sciences des États-Unis et à l'Académie royale néerlandaise des arts et des sciences. La revue *Time* l'a inscrit en 2007 sur sa liste des « 100 personnalités les plus influentes du monde actuel », et la revue *Discover* l'a fait figurer en 2011 parmi les « 47 grands esprits de la science » (de tous les temps).

Frans de Waal vit avec son épouse, Catherine, à Smoke Rise en Géorgie (États-Unis).

Frans de Waal

Différents

Le genre vu par un primatologue

Dessins et photographies de l'auteur

Traduit de l'anglais par
Cécile Dutheil de la Rochère

LES LIENS QUI LIBÈRENT

Sauf indication contraire, toutes les photos et les dessins sont de l'auteur.

OUVRAGE ÉDITÉ AVEC LE CONCOURS DU
CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Titre original
Different
Gender through the eyes of a primatologist
© 2022 by Frans de Waal

© Éditions Les Liens qui Libèrent pour la traduction française, 2022
ISBN : 979-10-209-1111-7

Pour Catherine, qui fait toute la différence.

Introduction

La journée la plus triste de ma vie professionnelle a commencé par un coup de fil de mauvais augure: mon chimpanzé mâle préféré avait été attaqué par deux rivaux. À l'époque je vivais à Arnhem, aux Pays-Bas. J'ai sauté sur mon vélo pour aller au Burgers' Zoo et j'ai découvert Luit, abattu, assis au milieu d'une mare de sang, le front appuyé contre les barreaux de sa cage de nuit. Lui qui était normalement plutôt distant, il a poussé un long soupir quand je lui ai caressé la tête. Trop tard. Il est mort le jour même sur la table d'opération.

Les rivalités entre chimpanzés mâles sont parfois si féroces qu'ils en viennent à s'entretuer, et pas seulement dans les zoos. Nous disposons d'une douzaine de rapports qui font état de mâles de haut rang s'étripant en pleine nature pour avoir le pouvoir. Ils sont prêts à tout pour obtenir la première place: faire et défaire des alliances suivant les circonstances, se trahir, fomenter des attaques. Ce n'est pas par hasard que l'assaut contre Luit a eu lieu dans le quartier de nuit où ces trois adultes mâles étaient séparés des leurs. Les choses auraient sans doute tourné autrement s'ils s'étaient trouvés sur la grande île boisée

où la colonie de chimpanzés la plus connue du monde passait ses journées. Les femelles auraient alors pu intervenir, puisqu'elles n'hésitent pas à interrompre les affrontements entre mâles. Mama, la femelle alpha de la colonie, n'a jamais pu empêcher les mâles de se battre, mais elle s'est toujours opposée à ce qu'ils fassent couler le sang. Si elle avait été présente, elle aurait à coup sûr rallié les siens pour intervenir.

La mort prématurée de Luit m'a profondément affecté. C'était un être sympathique, un leader qui avait contribué à la paix et à l'harmonie du groupe. Par ailleurs, j'étais déçu. Les affrontements dont j'avais été témoin s'étaient toujours terminés par une réconciliation. Les rivaux s'embrassaient et s'étreignaient après la bataille ; ils surmontaient parfaitement leurs désaccords. Du moins, c'est ce que je pensais. Les adultes mâles agissent la plupart du temps comme de vrais amis, se toilettant et se chamaillant pour s'amuser. Ce jour-là, j'ai compris que les situations peuvent s'envenimer et partir en vrille. Les mâles sont capables de s'entretuer délibérément. Les chercheurs de terrain nous ont également livré des rapports sur des attaques survenues en pleine forêt : elles semblent assez intentionnelles pour qu'on puisse les qualifier de « meurtres ».

L'extrême agressivité des chimpanzés mâles a son équivalent chez les femelles, mais les circonstances qui déclenchent leur rage sont très différentes. Même le plus gros des mâles sait qu'une mère se déchaînera s'il lève le petit doigt contre sa progéniture. Elle sera hors d'elle, et plus rien ne pourra l'arrêter. La férocité avec laquelle une maman grand singe défend ses petits dépasse celle qu'elle déploie pour sa propre défense. La tendance protectrice est une caractéristique si universelle des femelles que nous en rions, comme le jour où Sarah Palin, candidate à la vice-présidence des États-Unis, s'est qualifiée de « maman grizzly ». On peut aussi penser à ce dessin de l'illustrateur Gary Larson qui représente un homme d'affaires entrant dans un ascenseur

Introduction

où se trouvent déjà deux ours, un grand et un petit. La légende explique: «La tragédie a frappé le jour où Conroy, trop pré-occupé par son travail, est monté dans l'ascenseur – entre une femelle grizzly et son petit.»

Ce que redoutaient les *fandis* des jungles de Thaïlande – ces chasseurs qui capturaient des éléphants sauvages pour les faire travailler dans l'industrie du bois –, ce n'était pas de piéger un adulte aux défenses bien développées. Un gros mâle encordé présentait moins de danger qu'un éléphanteau saisi de force alors que sa mère était à portée de voix. On ne compte pas les *fandis* morts à cause d'une éléphante en furie¹.

Quant à l'espèce humaine, la tendance protectrice des mères y est si prononcée que, dans la Bible hébraïque, le roi Salomon est allé jusqu'à parier dessus. Face à deux femmes qui prétendaient être la mère d'un même bébé, Salomon demanda une épée et proposa de couper le bébé en deux afin d'en remettre une moitié à chacune. La première accepta, tandis que la seconde se récria et supplia que l'on remette le nourrisson à l'autre. C'est ainsi que le roi comprit qui était la vraie mère. Comme l'a écrit Agatha Christie en 1933: «L'amour d'une mère pour son enfant n'a rien de comparable sur la Terre. Il ne connaît pas de loi, il ignore la pitié; il ose tout et écrase sans remords tout ce qui se met en travers de son chemin².»

D'un côté nous admirons les mères qui défendent leurs enfants; de l'autre nous voyons d'un mauvais œil la combativité des hommes et des garçons, qui provoquent les confrontations, jouent les gros durs, cachent leurs faiblesses et recherchent le danger. Tout le monde n'apprécie pas ces jeux de mains. Certains experts ont un regard sévère: quand ils parlent de l'«idéologie de la masculinité classique», ce n'est pas un compliment. Dans un document daté de 2018, l'APA (American Psychological Association) explique que cette idéologie est fondée sur les notions d'«anti-féminité, de performance et de camouflage des

faiblesses; d'aventure, de risque et de violence». L'APA a essayé de nuancer pour épargner les hommes, ce qui a relancé le débat sur l'idée de «masculinité toxique» et suscité des réactions sur la dénonciation trop automatique d'un comportement masculin caractéristique³.

Il est facile de comprendre pourquoi nous n'accordons pas la même valeur aux tendances agressives masculine et féminine: seule l'agressivité masculine est un problème dans la société. J'ai été horrifié par la mort de Luit, et je me vois mal affirmer que la rivalité masculine serait un passe-temps anodin. Mais qui dit qu'elle est le produit d'une idéologie? Cela reviendrait à avancer une hypothèse ahurissante: nous sommes maîtres et créateurs de notre comportement. Si c'était vrai, ce comportement se distinguerait de celui de la majorité des espèces, non? C'est loin d'être le cas. Chez la plupart des animaux, les mâles se battent pour obtenir tel statut ou tel territoire, et les femelles défendent bec et ongles leurs petits. Que nous approuvions ou non ce comportement, il n'est pas difficile de comprendre comment il a évolué. Quel que soit le sexe, il s'agit d'assurer un héritage génétique.

L'idéologie n'y est pour rien.

Les différences de comportement suivant le sexe, que ce soit chez les animaux ou les humains, soulèvent des problèmes qui sont au cœur des débats sur la notion de genre. Le comportement des hommes et celui des femmes divergent-ils naturellement ou artificiellement? Dans quelle mesure sont-ils réellement différents? Existe-t-il deux genres ou davantage?

Avant de me plonger dans une analyse approfondie, je veux préciser pourquoi je m'intéresse au sujet et quelle est ma position. Mon but n'est pas d'avaliser les relations entre les genres telles qu'elles sont en faisant valoir notre héritage de primates. Je ne pense pas que ces relations soient parfaites. Les inégalités de

Introduction

genre sont une réalité aujourd'hui et depuis la nuit des temps. Les femmes sont toujours la dernière roue du carrosse, dans notre société comme dans la majorité des autres. Elles ont dû se battre pour obtenir le droit à l'éducation, le droit de vote, la légalisation de l'avortement, l'égalité des salaires... Il ne s'agit pas de petites avancées. Certains droits n'ont été gagnés que récemment, d'autres provoquent des résistances, d'autres encore constituent des acquis mais sont de nouveau attaqués. J'estime que c'est parfaitement injuste et je me revendique féministe.

Le mépris pour les capacités innées des femmes ne date pas d'aujourd'hui. Dans nos sociétés, il remonte à deux mille ans au moins et a servi à justifier les inégalités de genre. Au XIX^e siècle, Arthur Schopenhauer pensait que les femmes restaient toute leur vie des enfants et vivaient dans le présent, alors que les hommes étaient capables de se projeter dans l'avenir. Friedrich Hegel affirmait que «l'animal correspond davantage au tempérament masculin, la plante davantage à celui de la femme⁴». Ne me demandez pas ce qu'il voulait dire, mais, comme l'a fait remarquer la philosophe britannique Mary Midgley, dès qu'il s'agit des femmes, les grands noms de la pensée occidentale ont des réflexions d'une bêtise insondable. Et c'est un domaine dans lequel toutes leurs divergences s'effacent : «Je ne vois pas beaucoup de thèmes sur lesquels Freud, Nietzsche, Rousseau et Schopenhauer s'accordent à la fois entre eux et avec Aristote, saint Paul et saint Thomas d'Aquin. En revanche, sur les femmes, leurs points de vue sont extrêmement proches⁵.»

Même mon cher Darwin n'y échappe pas. Voici ce qu'il écrivait dans une lettre à Caroline Kennard, une Américaine qui défendait le droit des femmes : «Il me semble que les lois de l'hérédité les empêchent de devenir les égales intellectuelles des hommes⁶.» Darwin vivait pourtant à une époque où les inégalités intellectuelles s'expliquaient facilement par les disparités d'éducation.

Différents

Quant aux « lois de l'hérédité », je dirai une chose : j'ai travaillé toute ma vie sur l'intelligence animale, et je n'ai jamais remarqué de différence entre les sexes. J'ai vu des individus brillants et des individus moins brillants des deux côtés, mais jamais aucun écart cognitif n'a émergé des centaines d'études menées par mes collègues et moi-même. Autant les différences de comportement entre mâles et femelles primates ne manquent pas, autant il y a fort à parier que leurs capacités mentales ont évolué en tandem. C'est également vrai pour l'espèce humaine. Même les domaines cognitifs associés à un genre plutôt qu'à l'autre, comme le don pour les maths, sont difficiles à distinguer suivant le genre quand on les teste sur un échantillon suffisamment large⁷. Les sciences modernes ne confirment nullement l'idée d'une supériorité mentale de l'un ou l'autre genre.

Deuxième point à éclaircir : la vision stéréotypée des primates que certains exploitent pour défendre les inégalités entre hommes et femmes. Dans l'imaginaire populaire, un singe dominant « possède » les femelles, lesquelles passent leur vie à enfanter et à suivre ses ordres. Ce cliché est né d'une étude réalisée sur les babouins il y a un siècle, sauf que cette étude présentait des défauts majeurs. Non seulement elle a donné lieu à des comparaisons douteuses⁸, mais elle s'est gravée dans les esprits, en dépit de toutes les preuves du contraire qui ont été apportées. L'idée que la suprématie masculine fait partie de l'ordre naturel a été soutenue par de nombreux auteurs du xx^e siècle. Je rappelle que, en 2002, le psychiatre américain Arnold Ludwig affirmait encore dans *King of the Mountain* :

La plupart des êtres humains sont socialement, psychologiquement et biologiquement programmés pour avoir besoin d'une figure masculine dominante qui gouverne leur communauté. Cette programmation correspond à l'organisation de la plupart des sociétés de primates anthropoïdes⁹.

Introduction

Un de mes buts est de détromper le lecteur qui croit en la notion de mâle suzerain. Celle-ci se fonde sur une étude qui s'intéressait aux babouins, une espèce dont nous ne sommes pas particulièrement proches. Nous faisons partie de la famille des grands singes (primates sans queue), pas de la famille des singes (ce que sont les babouins). Or en étudiant nos proches parents, les grands singes, un tableau plus nuancé apparaît: les mâles exercent moins de contrôle qu'on ne l'imagine.

Les primates mâles sont parfois des brutes épaisses, mais ils n'ont pas expressément acquis leur agressivité ni leur taille pour dominer les femelles. Ce n'est pas l'alpha et l'oméga de leur vie. Compte tenu des contraintes écologiques, les femelles ont évolué afin d'atteindre la taille idéale. Leur corps est parfait pour la nourriture qu'elles récoltent, les nombreux déplacements qu'elles effectuent, le nombre de petits qu'elles élèvent et les prédateurs qu'elles évitent. Quant aux mâles, l'évolution les a éloignés de cet idéal-là pour leur permettre de mieux se battre¹⁰. Plus la compétition entre eux est prononcée, plus leurs caractéristiques physiques sont impressionnantes. Chez certaines espèces, dont le gorille, le mâle fait deux fois la taille de la femelle. Comme la raison de leurs affrontements est d'approcher des femelles avec lesquelles ils pourront se reproduire, le but des mâles n'est jamais de les blesser ni de les priver de nourriture. La plupart des primates femelles bénéficient d'une large autonomie. Elles cherchent de la nourriture et socialisent entre elles. Les mâles sont à la périphérie de leur vie. Une société typique de primates est au fond un réseau de parenté féminin dirigé par les matriarches les plus âgées.

On a pu entendre le même type de réflexions au moment de la sortie du *Roi Lion*. Le film met en scène un lion qui est le chef – parce que la plupart des gens sont incapables d'imaginer un royaume sous une autre forme. La mère de Simba, le lionceau destiné à devenir roi, ne joue pratiquement aucun rôle.

En réalité, s'il est vrai que les lions sont plus grands et plus forts que les lionnes, ils n'ont pas de position centrale. Une troupe de lions est plutôt une sororité qui se charge de l'essentiel de la chasse et de la protection de la progéniture. Les mâles y restent deux ou trois ans, jusqu'au jour où ils sont chassés par des rivaux. Craig Packer, l'un des meilleurs spécialistes mondiaux des lions, le résume ainsi : « Les femelles sont le noyau, le cœur et l'âme de la troupe. Les mâles vont et viennent¹¹. »

Quand ils comparent l'espèce humaine à d'autres espèces, les médias grand public mettent en avant une réalité de surface. Or il existe une réalité plus profonde, souvent très éloignée, qui peut refléter des différences substantielles et inattendues entre les sexes. Par ailleurs, de nombreux primates ont des *potentiels*, c'est-à-dire des capacités peu exploitées ou difficiles à voir. Un exemple : les qualités de meneuse de Mama, la femelle alpha du Burgers' Zoo, dont je parle longuement dans mon dernier livre, *La Dernière Étreinte*. Mama avait un rôle central dans la vie de la colonie, mais son rang était inférieur à celui des mâles dominants si l'on s'en tient aux résultats de leurs bagarres. Le mâle le plus âgé, également inférieur en rang, jouait lui aussi un rôle essentiel. Comment ces deux grands singes vieillissants arrivaient-ils à mener une colonie de chimpanzés ? En prenant les décisions critiques. La supériorité physique ne comptait plus. Il faut distinguer le pouvoir politique de la dominance. Dans nos sociétés, personne ne confond pouvoir et musculature ; il en va de même pour les autres primates¹².

Autre potentiel : la capacité de prise en charge des mâles et leur aptitude à fournir des soins. Nous en avons parfois un aperçu après la mort d'une mère, quand un orphelin gémit pour attirer l'attention. Des chimpanzés sauvages mâles n'hésitent pas à adopter un petit et s'en occupent avec amour, parfois pendant des années. Le mâle ralentit ses déplacements pour s'adapter au rythme de son petit adoptif ; s'il le perd, il part à sa recherche, et

Introduction

il est toujours là pour le protéger, comme une mère. Les chercheurs ont tendance à mettre l'accent sur les comportements typiques et à négliger ces potentiels. Ces derniers ont pourtant une incidence sur la division des rôles entre les genres, d'autant plus que nous vivons dans une société en pleine mutation, qui cherche à tester les limites de ce dont notre espèce est capable. Alors, que pouvons-nous apprendre sur nous-mêmes en nous comparant à d'autres primates¹³ ?

Même les gens qui doutent des explications fondées sur l'évolution et pensent que nous n'obéissons pas aux mêmes règles sont obligés d'admettre une vérité fondamentale : aucun des individus qui peuplent la Terre aujourd'hui ne serait là si ses ancêtres n'avaient pas survécu et ne s'étaient pas reproduits. Tous nos ancêtres ont eu des enfants et les ont élevés avec succès, ou en ont aidé d'autres à élever les leurs. La règle ne souffre aucune exception, puisque ceux qui n'ont pas réussi ne sont les ancêtres de personne.

LEURS GÈNES SONT ABSENTS DE NOTRE PATRIMOINE GÉNÉTIQUE

La société moderne est désormais prête à corriger les écarts de pouvoir et de privilèges entre les genres. Mais les femmes n'y arriveront pas seules. Les rôles ont beau être genrés, ils sont liés, si bien que les hommes et les femmes doivent changer en même temps. Certains ajustements sont en cours. La jeune génération vit très différemment de la mienne : les hommes participent plus à l'« élevage » des enfants et les femmes occupent des postes autrefois réservés à la gent masculine. La seule façon d'avancer, c'est de convaincre les hommes d'être partie prenante. Les généralisations, comme celle qui consiste à blâmer les hommes pour tout ce qui ne va pas dans le monde, me hérissent. Qualifier de « toxiques » certaines expressions de la masculinité est loin de

l'idée que je me fais du féminisme. Quel intérêt avons-nous à stigmatiser tout un genre? J'étais d'accord avec Meryl Streep quand elle a dit: «Nous faisons du tort à nos garçons quand nous parlons de masculinité toxique. Les femmes peuvent être foutrement toxiques, elles aussi... Ce sont les gens, quels qu'ils soient, qui sont toxiques¹⁴.»

Il est presque impossible de savoir d'où vient ce qui différencie les genres, la culture exerçant une pression permanente sur les hommes comme sur les femmes. Tout le monde est censé obtempérer et se plier aux règles du masculin et du féminin. Est-ce ainsi qu'est né le genre, et a-t-il supplanté le sexe biologique? Je doute que ce soit là toute la réponse. Les autres primates ne sont pas soumis à nos normes, pourtant ils agissent souvent comme nous, et nous comme eux. Leur comportement suit peut-être certaines normes sociales, mais celles-ci viennent de *leur* culture, pas de la nôtre. Il est plus probable que les ressemblances entre leur comportement et le nôtre soient liées à une biologie commune.

Les primates nous tendent un miroir qui nous permet d'aborder le genre sous un nouvel angle. Eux, c'est eux: ils sont un point de comparaison, pas un modèle à imiter. Je le précise, parce que les observations factuelles sont parfois considérées comme normatives. Or c'est une erreur. Les gens ont du mal à envisager la description du comportement des primates sans faire le lien avec eux-mêmes. Ils sont ravis quand ces animaux agissent d'une manière qu'ils jugent appropriée ou convenable, mais vexés ou irrités quand leur comportement les répugne. Je travaille sur deux types de grands singes chez qui les relations entre les sexes sont radicalement différentes, et je sens très vite les réactions du public. Il semble parfois penser que j'approuve ce que je décris. Quand je parle des chimpanzés, il imagine que j'adore le pouvoir et la brutalité des mâles et que j'aimerais que les hommes soient aussi brusques. Quand j'analyse la vie sociale des bonobos, il croit que je me délecte de l'érotisme et du pouvoir

Introduction

des femelles. J'aime autant les bonobos que les chimpanzés, et je les trouve aussi fascinants les uns que les autres. Ils révèlent différentes facettes de nous-mêmes. Nous avons un peu des deux en nous, mais nous avons eu plusieurs millions d'années pour acquérir des caractéristiques qui nous sont propres.

Je me souviens d'un épisode alors que j'avais une vingtaine d'années et que je donnais des conférences sur les chimpanzés que je suivais au Burgers' Zoo. À l'époque, j'avais toutes sortes de publics, de la guilde des boulangers à l'académie de police, en passant par des enseignants et des enfants. Un jour, je me suis retrouvé face à un parterre d'avocates qui m'ont traité de «sexiste», une insulte qui était en train de devenir monnaie courante. Comment pouvaient-elles en arriver à cette conclusion sans que j'aie dit un mot sur le comportement humain ?

Je venais de parler des différences entre les chimpanzés mâles et femelles. Les premiers se lancent dans des shows spectaculaires qui trahissent leur soif de pouvoir ; ce sont des stratèges qui calculent leurs moindres mouvements. Les femelles passent leur temps à se toiletter et à socialiser ; elles se concentrent sur les liens et la famille. Ce jour-là, j'étais fier de montrer des photos du baby-boom qui venait d'avoir lieu dans notre colonie, mais personne n'était d'humeur à gazouiller devant des images de bébés grands singes.

Après ma conférence, les avocates m'ont demandé comment je pouvais affirmer que les mâles dominant les femelles. Et si c'était l'inverse ? Je ne savais pas exactement ce qu'était la domination, pensaient-elles. J'avais vu des mâles gagner des batailles, mais qui sait si ce n'était pas les femelles qui l'emportaient ? J'avais passé je ne sais combien de journées et des milliers d'heures avec mes chimpanzés, et je me faisais corriger par des profanes qui distinguaient à peine un chimpanzé d'un gorille ! Bien que les primatologues femmes ne manquent pas, jamais je n'ai entendu définir les chimpanzés autrement que comme une espèce où les

mâles dominant. Cela fait exclusivement référence à la supériorité physique, un critère un peu restreint, mais significatif. Les chimpanzés mâles sont plus lourds que les femelles et ont des silhouettes de culturistes : des bras et des épaules énormes et un cou épais. Contrairement aux femelles, ils sont armés de longues canines comparables à celles d'un léopard. À côté, les femelles ne font pas le poids. Une seule exception : quand elles se regroupent.

Plus tard dans la journée, nous avons fait le tour de l'île des chimpanzés, et les avocates se sont calmées. Elles avaient assisté à plusieurs incidents qui allaient dans mon sens. Mais de là à dire qu'elles étaient ravies...

Par la suite, à l'époque où je travaillais avec des bonobos, j'ai vécu la situation inverse. Les chimpanzés et les bonobos sont des grands singes anthropoïdes, très proches de nous génétiquement. Mais leurs comportements sont très différents. Les sociétés de chimpanzés sont des sociétés agressives, territoriales et dirigées par les mâles. Les bonobos sont pacifiques, ils aiment le sexe et sont dominés par les femelles. On ne saurait imaginer deux types de grands singes plus dissemblables. Les bonobos contredisent l'idée selon laquelle l'étude des primates renforcerait les stéréotypes de genre. Je les ai affublés de l'étiquette «Faites l'amour, pas la guerre», et voici comment j'ai commencé le premier article de vulgarisation que je leur ai consacré : «À l'heure où les femmes se battent pour l'égalité avec les hommes, la science offre un cadeau tardif au mouvement féministe.» C'était en 1995¹⁵.

Les gens adorent les bonobos pour la légèreté qu'ils apportent, à une époque où la biologie est jugée sinistre. La romancière américaine Alice Walker a dédié *By the Light of My Father's Smile* («À la lumière du sourire de mon père») à notre étroite parenté avec les bonobos, et Maureen Dowd, chroniqueuse au *New York Times*, a cité dans un de ses éditos l'ethos égalitaire des bonobos.

Introduction

Ces grands singes ont même été qualifiés de « primates politiquement corrects » en raison de leur inversion de la domination mâles-femelles et de leur vie sexuelle incroyablement variée. Les bonobos se permettent toutes les combinaisons de partenaires, et pas seulement entre mâles et femelles. Je dis souvent que ce sont nos parents hippies, mais j'estime que les comparaisons évolutionnistes n'ont pas à souffrir de nos bonnes intentions. On ne peut pas se promener dans le royaume animal et choisir ses espèces préférées.

Nous avons deux types de grands singes également proches de nous ; ce sont donc deux références également pertinentes pour l'analyse des relations entre les sexes. Ce livre mettra l'accent sur les deux, même si nous en savons beaucoup plus sur les chimpanzés que sur les bonobos. J'accorderai moins d'attention aux autres primates, dont les singes, parce qu'ils sont plus éloignés de nous.

Le thème des différences entre les genres suscite des émotions. C'est un sujet sur lequel les gens ont des opinions tranchées, ce qui est rare s'agissant des animaux. Nous, les primatologues, nous suspendons notre jugement. Nous n'y arrivons pas toujours, mais nous ne disons jamais qu'un comportement est bien ou mal. Certes, nous interprétons ce que nous observons, c'est inévitable, mais jamais vous ne nous entendrez qualifier d'« odieux » tel comportement de mâle, ni de « méchantes » les femelles de telle espèce. Nous analysons les comportements tels quels – une approche qui ne date pas d'hier chez les naturalistes. Le mâle de la mante religieuse a beau perdre littéralement la tête pendant qu'il copule, personne n'en veut à la femelle. Aucun d'entre nous ne stigmatise le calao mâle, qui apporte des morceaux d'argile à sa compagne pour qu'elle puisse s'enfermer dans son nid pendant des semaines. Nous cherchons à savoir pourquoi la nature fonctionne ainsi et pas autrement.

Les primatologues ont le même regard sur la société. Ils ne cherchent pas à savoir si un comportement est plus ou moins souhaitable, mais tâchent de le décrire au mieux. Ça me rappelle cette vidéo parodique dans laquelle David Attenborough, le naturaliste britannique bien connu des téléspectateurs, décrit les rituels d'accouplement de notre espèce. Une des séquences montre un groupe d'étudiants dans un bar. La bière coule à flots. On entend alors la douce voix d'Attenborough qui explique en susurrant que «l'air est lourd du parfum des femelles» et que «les mâles cherchent à mettre en valeur leur force et leur adresse». La vidéo se termine par une scène où le «gagnant» est au lit avec une des filles qui prend les choses en main¹⁶.

Sexiste? Oui, si vous estimez que toute référence à un comportement sexuel caractéristique a une dimension politique. Nous vivons à une époque où certains mettent systématiquement en avant les différences entre les genres, comme si elles s'appliquaient à tous les domaines. D'autres ont tendance à les effacer, comme si elles étaient insignifiantes. Les premiers repèrent de légers écarts en termes de mémoire spatiale, de raisonnement moral ou autre, et leur accordent une importance disproportionnée. Leurs conclusions sont souvent reprises et amplifiées par les médias, qui font de quelques points de pourcentage une vraie fracture. Parmi eux, certains affirment que les hommes et les femmes viennent de planètes différentes. Le camp adverse fait le contraire et atténue les moindres propos sur la différence entre les hommes et les femmes. «C'est pas vrai pour tout le monde», disent-ils, ou encore: «C'est le produit de l'environnement.» Leur mot clé est celui de «socialisation»: «Les hommes sont socialisés pour aimer la compétition», ou: «Les femmes sont socialisées pour prendre soin des autres.» Ils prétendent savoir d'où viennent ces différences de comportement, et ce n'est certainement pas de la biologie.

Introduction

Une des premières à avoir défendu cette position est Judith Butler, une philosophe américaine pour qui la distinction entre «homme» et «femme» est une construction. Dans un article fondateur daté de 1988, elle écrivait ainsi : «Parce que le genre n'est pas un fait, les divers actes de genre créent l'idée de genre, mais sans ces actes, il n'y aurait pas de genre du tout¹⁷.» C'est une position extrême à laquelle je ne saurais souscrire. Je pense néanmoins que la notion de «genre» est une notion utile. Chaque culture a des normes, des habitudes et des rôles différents pour chacun des deux sexes. Le genre fait référence à l'acquisition d'une série de strates qui transforment une femelle au sens biologique en femme, et un mâle au sens biologique en homme. Il est vrai que nous sommes des êtres profondément culturels. J'irai même plus loin en ajoutant que la notion de genre pourrait convenir à d'autres primates. Les grands singes arrivent à l'âge adulte vers 16 ans, ce qui leur donne amplement le temps d'apprendre en observant les autres. Si cet apprentissage modifie les comportements caractéristiques des deux sexes, il faut également parler de «genre».

La notion englobe en outre les identités qui ne correspondent pas au sexe biologique, notamment celles des hommes et des femmes transgenres. Il existe d'autres exceptions, comme quand le sexe anatomique ou chromosomique d'une personne est difficile à classer, ou quand un individu ne s'identifie ni à un genre ni à l'autre. Néanmoins, chez la majorité des gens, le genre et le sexe sont congruents. Ces deux termes ont beau avoir un sens différent, ils sont pieds et poings liés. Toute analyse des différences de genre touche aussi les différences de sexe, et vice versa.

La science a longtemps ignoré les différences entre les sexes. Les choses ont commencé à évoluer, entre autres, parce que cela nuisait aux politiques de santé publique¹⁸. C'était particulièrement vrai pour les femmes, que l'on diagnostiquait et soignait comme des hommes – ou plutôt comme des hommes de

petite taille. Suivant Aristote, qui expliquait que la femme est un « mâle mutilé », la médecine considérait le corps masculin comme son étalon-or. Une seule nuance était concédée : le corps féminin avait besoin d'une dose plus faible des médicaments mis au point pour les hommes¹⁹.

Les corps masculins et féminins sont loin d'être identiques, cela dit, et il arrive que la différence soit structurelle. Par exemple, les femmes sont plus susceptibles d'être gravement blessées dans un accident de voiture. C'est peut-être dû à une différence de densité osseuse, ou au fait que l'industrie automobile utilise pour ses crash tests des mannequins modelés sur des corps masculins, dans lesquels la répartition du poids n'est pas la même que pour les corps féminins²⁰. Les différences tiennent aussi aux spécificités liées au sexe (par exemple, à l'utérus, aux seins ou à la prostate) et à certaines fragilités physiques. En 2016, aux États-Unis, les National Institutes of Health ont demandé aux chercheurs de veiller à inclure les deux sexes dans leurs recherches. La « Politique des NIH sur le sexe en tant que variable biologique » s'applique à tous les vertébrés, dont les souris, les rats, les singes et les êtres humains. De nombreuses maladies sont liées au sexe. Un exemple : les femmes ont plus de chances d'avoir la maladie d'Alzheimer, le lupus ou la sclérose en plaques. En revanche, les hommes ont une incidence plus élevée de la maladie de Parkinson et des troubles du spectre autistique. Globalement, les femmes sont le sexe le plus solide et vivent plus longtemps que les hommes, comme chez la plupart des mammifères. Ces différences ont peu à voir avec l'« idée de genre » de Judith Butler et tout à voir avec le sexe de naissance²¹.

Les primatologues n'ont aucune raison de minimiser le sexe. Si je compte tous les congrès de primatologie auxquels j'ai assisté, j'ai dû écouter un millier de conférences. Jamais je n'ai vu quelqu'un se lever pour dire : « Vous savez, j'ai suivi des orangs-outans mâles et femelles dans la forêt, et je trouve que leurs

Introduction

comportements sont étonnamment proches.» On se moquerait de cet intervenant. Tout le monde sait que les différences comportementales entre les sexes sont flagrantes chez la plupart des primates. Mieux encore : on les aime, ces différences. Elles sont le sel de notre métier. C'est pour ça que la vie sociale des primates est passionnante. Les mâles ont une feuille de route, les femelles en ont une autre, et à nous de comprendre comment elles interagissent. Les mâles et les femelles ont parfois des intérêts contradictoires, mais comme aucun des deux sexes ne peut gagner la course de l'évolution sans l'autre, il y a toujours un moment où leurs feuilles de route se croisent.

Les comparaisons entre espèces fournissent rarement des réponses faciles. Certaines différences supposées sont impossibles à confirmer, alors que d'autres sont un fait, mais pas aussi simple qu'on l'imagine. J'envisagerai notre espèce au sein des autres primates en m'appuyant sur la littérature consacrée au comportement humain. Je me considère plutôt comme un outsider, et j'adopterai une démarche assez sélective. Je me méfie de ce que les êtres humains affirment sur leur propre compte. Interroger les gens sur eux-mêmes est devenu à la mode en sciences sociales. Je préfère l'époque où l'on faisait des expériences et observait un comportement tel quel : comment des enfants jouent dans une cour de récréation, comment des athlètes réagissent quand ils gagnent et quand ils perdent. Le comportement humain est beaucoup plus instructif et plus fiable qu'une confession ! Par ailleurs, il est plus facile à comparer à un comportement de primate²².

Il est certaines questions importantes que je n'analyserai pas. Comme je pars d'observations de primatologue, je me pencherai exclusivement sur les comportements humains connexes et laisserai de côté les domaines qui n'ont pas de parallèles chez les animaux : les disparités économiques, le travail ménager, l'accès à l'éducation ou les codes vestimentaires. Mon expertise ne m'autorise pas à me prononcer sérieusement sur ces questions.

La promotion de l'égalité des genres ne dépend pas des débats sur les différences sexuelles réelles ou imaginaires. L'égalité n'implique pas la similitude. Les gens peuvent être différents et mériter les mêmes droits et les mêmes chances. Nous comparer avec les autres primates en ce qui concerne les différences entre les sexes, ce n'est pas valider le statu quo. La meilleure façon de parvenir à plus d'égalité est d'en apprendre davantage sur la biologie, plutôt que de la mettre sous le boisseau. Je dirai même plus: si nous avons cette conversation, c'est grâce à une petite invention biologique qui a bouleversé la société.

La pilule d'oestrogène et de progestérone qui empêche l'ovulation (la libération des ovules par les ovaires) est une découverte si importante qu'on en est venu à l'appeler simplement « la pilule ». Aucun médicament n'a jamais eu droit à ce privilège. Elle date des années 1960 et a permis de dissocier le sexe de la procréation. Désormais, on pouvait avoir des familles moins nombreuses, ou pas de famille du tout, sans renoncer à avoir des rapports sexuels. Le contrôle des naissances a accouché de la révolution sexuelle, de Woodstock aux droits des homosexuels. La morale régulant les relations sexuelles avant et après le mariage en a pris un coup, de même que de nombreuses facettes de la vie sexuelle. Les féministes considéraient que la recherche du plaisir sexuel était le gage d'une plus grande indépendance. L'évolution des rôles masculins et féminins est aussi liée à la pilule. Dans une société qui confie l'essentiel du soin des enfants aux femmes, le fait d'avoir peu ou pas d'enfants influe sur la nécessité que les mères restent à la maison. Avec les années 1970 et la fin de l'anathème jeté sur la pilule (dont le refus de la prescrire aux célibataires), les femmes ont enfin pu investir la vie active en masse.

Je ne serais pas ici pour parler de la pilule si elle avait existé à l'époque où j'ai été conçu. Mes parents ne tenaient pas particulièrement à avoir une famille nombreuse, mais ils vivaient dans

Introduction

une région des Pays-Bas, connue sous le nom de «Sud catholique», où l'Église avait une influence considérable et s'opposait à toute forme de planification familiale. La légende veut que ma mère, peu après la naissance de son sixième enfant, ait rembarqué un prêtre. Assis tranquillement chez nous avec un café et un cigare, il venait d'évoquer «le prochain», comme si de rien n'était. Non seulement il n'a pas pu finir son café, mais on ne l'a plus jamais revu chez nous. Et la famille s'est arrêtée à six enfants. Les mentalités avaient déjà commencé à changer, mais la pilule a beaucoup facilité les choses. Dans ce Sud catholique, le nombre d'enfants par famille a plongé.

La pilule est le fruit d'une petite manipulation biologique qui a bouleversé la donne, ce qui prouve que la biologie n'est pas forcément l'ennemi. Personnellement, je la considère comme une amie. L'humanité avait besoin de la pilule, parce que l'alternative la plus logique pour prévenir les grossesses fonctionne mal. On peut renoncer à avoir des rapports sexuels ou s'abstenir certains jours, mais c'est trop demander aux grands singes libidineux que nous sommes. Les solutions qui nécessitent que les hommes s'arrêtent, réfléchissent et mettent un préservatif sont peu fiables. En partie parce que cela suppose de prendre l'initiative dans le feu de l'action, en partie parce que cela place toute la responsabilité dans le camp du genre qui a le moins à s'inquiéter des conséquences de son acte. La pilule a tout changé. La biologie humaine exigeait une réponse biologique. Elle l'exige toujours, même si certains s'inquiètent de ses effets sur l'humeur et la santé mentale.

Nous sommes des animaux et, au sein de cette catégorie, nous appartenons à l'ordre des primates. Non seulement nous partageons avec les chimpanzés et les bonobos au moins 96 % de notre ADN (le pourcentage exact fait débat), mais nous partageons aussi notre constitution socio-émotionnelle. Combien avons-nous en commun? Difficile à dire précisément; en tout

Différents

cas, les éléments qui nous séparent sont beaucoup plus rares que nous ne le pensons. De nombreuses disciplines universitaires soulignent le caractère unique de l'homme, qu'elles placent sur un piédestal, mais elles sont de plus en plus déconnectées de la science. Si l'on envisage l'humanité comme un iceberg flottant, ces disciplines ne mettent l'accent que sur la petite pointe brillante qui nous différencie des autres espèces, négligeant les points communs cachés sous la surface. La biologie, la médecine et les neurosciences envisagent l'iceberg dans sa totalité. Elles savent que, même si le cerveau humain est relativement gros, ni sa structure ni sa chimie neuronale ne sont vraiment différentes de celles d'un grand singe. Notre cerveau possède les mêmes parties et fonctionne de la même manière.

Un jour, alors que j'étais interviewé par une télévision publique norvégienne et que nous discutons de l'évolution de l'empathie, la journaliste m'a demandé, presque en aparté: «Comment va Catherine?» J'étais choqué. Je n'ai rien contre les questions sur la personnalité des grands singes dont je parle dans mes livres, mais Catherine est ma femme. «Très bien, merci», ai-je répondu. «Elle a quel âge aujourd'hui?» a poursuivi la journaliste. «Plus ou moins mon âge, pourquoi?» Surprise, la journaliste s'est exclamée: «Ah, d'accord, elles atteignent cet âge-là!» Soudain, j'ai compris: elle pensait que Catherine était un de mes objets d'étude.

Le malentendu venait de la dédicace de mon livre précédent: «Pour Catherine, mon primate préféré».